CHAPITRE VI.

Les chevaliers errants.

En temps de paix les chevaliers ne restaient pas oisifs : fidèles au serment de redresser les torts et d'abolir les injustes coutumes, ils chevauchaient par *monts et par vaux*, quêtant les aventures, s'informant en chaque endroit si les bonnes lois et les bons usages étaient observés. Ils consacraient ainsi les premières années de leur installation dans l'ordre, à visiter les pays lointains, les cours étrangères, afin de s'y rendre chevaliers parfaits ; le vert dont ils étaient vêtus, symbole de l'espérance, annonçait la verdeur de leur printemps et la vigueur de leur courage. Ils étudiaient les différentes manières de jouter des diverses nations, et les plus beaux coups de lance des chevaliers qui excellaient dans l'art des tournois; ils ambitionnaient l'honneur de se mesurer eux-mêmes avec ces maîtres, pour s'essayer et pour s'instruire. Ils prenaient des leçons encore plus utiles dans les guerres où ils servaient volontairement, en se rangeant du côté qui paraissait avoir pour lui la justice et le bon droit.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Ils étudiaient aussi les principes d'honneur ou de cérémonial, et de civilité ou de courtoisie, observés dans chaque cour. Curieux de s'y faire distinguer par leur bravoure, leurs talents et leur politesse, ils ne l'étaient pas moins de connaître les princes et les princesses de la plus haute réputation, d'observer les chevaliers et les dames les plus célèbres, d'apprendre leur histoire, de retenir les plus beaux traits de leur vie, pour en faire ensuite des rapports instructifs, et des récits intéressants ou agréables, quand ils seraient de retour dans leur patrie.

Outre les fréquentes occasions de s'exercer aux tournois et à la guerre, que nos chevaliers errants trouvaient dans leurs voyages, le hasard leur offrait souvent encore, dans les lieux écartés où ils passaient, des crimes à punir, des violences à réprimer, et des moyens de se rendre utiles en pratiquant ces sentiments de justice et de générosité qu'on leur avait inspirés. Toujours armés pour l'assistance qu'ils devaient aux malheureux, pour la protection et la défense qu'ils avaient promises aux hommes et aux femmes, on les voyait voler de toutes parts dès qu'il était question d'acquitter leur serment de chevalerie; souvent aussi plusieurs chevaliers assemblés dans une cour, qui venaient d'y recevoir les honneurs de la chevalerie, ou qui avaient assisté à ces fêtes solennelles, s'associaient en commun pour faire des courses ou voyages, qu'ils appelaient *questes*,

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

soit pour retrouver un fameux chevalier qui avait disparu, une dame restée au pouvoir d'un ennemi, soit pour d'autres objets encore plus relevés. Nos héros errant de pays en pays parcouraient surtout les forêts, presque sans autre équipage que celui qui était nécessaire à la défense de leur personne, vivant uniquement de leur chasse. Des pierres plates plantées en terre, qu'on avait exprès placées pour eux, servaient à faire les apprêts de leurs repas; les chevreuils qu'ils avaient tués étaient mis sur ces tables, et recouverts d'autres pierres, avec lesquelles ils les pressaient pour en exprimer le sang; du sel et quelques épices, les seules munitions dont on se chargeait, en faisaient tout l'assaisonnement.

Afin de surprendre plus sûrement les ennemis qu'ils allaient chercher, ils ne marchaient qu'en petites troupes de trois ou quatre, ayant soin, pour ne point se faire connaître, de changer et de déguiser leurs armoiries, ou de les cacher en les tenant couvertes d'une housse. L'espace d'un an et un jour était le terme ordinaire de leur *emprise;* au retour, ils devaient, suivant leur serment, faire un récit fidèle de leurs aventures, exposer ingénument leurs fautes et leu malheurs (1).

Ce sont les chevaliers errants qui ont surtout fourni aux troubadours et aux romanciers ces

(1) Lacurne de Sainte-Palaye. — Gassier, Histoire de la chevalerie française.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

récits merveilleux, où de vieilles traditions, quelquefois vraies au fond, se mêlent aux fictions d'une imagination brillante et poétique. M. de Marchangy a réuni dans un cadre resserré quelques-unes des aventures les plus remarquables de ces preux, qu'on peut appeler les Thésée et les Hercules du moyen âge.

« Quelquefois, arrivé au déclin du jour vers la lisière d'une forêt, le paladin voyait entre la cime des arbres les tours crénelées et les donjons grisâtres d'un grand château dont les brillants vitrages étincelaient au soleil couchant. Pour connaître le seigneur de ce manoir, et le chemin qui mène à lui, il interrogeait quelques charbonniers, dont les chevaux erraient çà et là dans les taillis touffus, paissant la fougère et les mauves en agitant leurs clairons; mais ceux qu'il questionne se regardent sans lui répondre; l'un d'eux, enfin, lui apprend que ce château, depuis longtemps désert, est hanté par des spectres et des démons, qu'on y entend toutes les nuits un bruit sinistre et de longs hurlements. Le chevalier s'y fait conduire, laissant aux premières portes son écuyer et son palefroi; l'épée à la main, il se fraie une route à travers l'ortie, les ronces, les débris dont la cour et les perrons sont couverts.

» Des restes d'armoiries à moitié effacées sur les lambris par la verte humidité annoncent que ce séjour fut jadis occupé par de nobles fa-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

milles, et le paladin soupire en songeant combien les grandeurs s'écoulent rapidement dans cette vallée de misère; il s'assied sur la pierre de la fenêtre antique, et se plaît à voir la douce clarté de la lune vaciller sur les tiges de la forêt; au milieu du silence de la nuit, dans ces lieux romanesques et solitaires, le rossignol fait entendre ses concerts harmonieux, et la nature est en extase.

» Mais tout à coup le chevalier sent un vent rapide tourbillonner dans la salle où il veille; les fenêtres se ferment avec fracas; un fantôme paraît à la porte du milieu; le preux, sans peur et sans reproche, tire son glaive, marche vers cette apparition, la suit dans les détours des corridors et des escaliers tortueux, à mesure qu'il recule devant lui; mais, arrivé face à face de ce mystérieux ennemi, il sent une trappe perfide s'enfoncer sous ses pieds, et se trouve dans un vaste souterrain éclairé par quatre lampes.

» C'est là que le faux monnayeur cache aux yeux des hommes ses coupables travaux, craignant qu'un bruit délateur n'attire le glaive des lois; à chaque coup du balancier, frémissant d'épouvante, il voudrait en étouffer le son retentissant, et imposer silence aux échos des voûtes sonores; ses cheveux se dressent, et dans ses yeux effarés se peint l'effroi du futur supplice; le preux l'arrache à son repaire, et le livre aux habitants de la contrée, qui, pendant longtemps

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

apprendront aux voyageurs le nom et les exploits du *chevalier de minuit*.

» Mais un soin plus pressant sollicitera le courage du héros aventureux. Aux approches d'une cité gothique, surpris d'entendre les affreux tintements du beffroi sonnant le tocsin ou le glas de la mort, il demande à de jeunes lavandières, occupées à étendre leurs toiles sur les branches des saules, quelles angoisses annonce une cloche aussi lugubre; il en apprend qu'une dame de renom, accusée d'un crime, doit être brûlée vive, si un chevalier ne prouve, le fer à la main, son innocence (1).

» A cette nouvelle, le paladin presse les flancs de son coursier, entre dans la cité dolente et funèbre, parcourt, sans y rencontrer un seul habitant, les rues sombres et fangeuses; puis, arrivant sur l'esplanade couverte d'une foule innombrable, il voit au milieu, un tribunal élevé où siégent les juges du camp, en habits de deuil; vis-à-vis se tient le grand pénitencier, accompagné de religieux portant la croix et les flambeaux; d'un côté le bûcher (2), et la victime assise auprès; de l'autre côté paraît l'accusateur, monstre exécrable qui, pour se venger des mépris de la femme qu'il convoitait, l'accuse d'un crime qu'il a commis.

(1) Flores et Blanche-Fleur. — Voir l'extrait de M. de Tressan.

(2) Gérard de Nevers.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Les regards du chevalier ont déjà justifié l'accusée; il ne croit pas que *si gente, si douce créature, se soit portée à pareil vice; il dit l'accusateur être faux, traître, mensonger, et requiert vivement de le prouver en combattant, non par armes courtoises et lances gracieuses, mais à fer émoulu et à outrance.*

» Il jette son gant dans l'arène; les deux adversaires s'avancent à pied, le visage découvert, armés de l'estoc et du poignard, font le signe de la croix et combattent. Le bon droit prévaut, le félon tombe et avoue son crime. Alors les juges du camp livrent son cadavre aux hérauts d'armes, qui le traînent sur la claie fangeuse (1). *Ses armes sont attachées au pilori, puis dépiécées et honnies; ses éperons brisés sur le fumier, et il est inhumé en povre lieu et en terre qui oncques ne fut bénie, ainsi que cela se pratique à l'endroit du chevalier parjure, déloyal et foy-mentie.*

» La beauté délivrée n'a point encore repris ses sens, et déjà le chevalier libérateur a quitté la ville. Les citadins le reconduisent en lui criant : *Gentil sire, nous prions Dieu qu'il vous donne joye de votre dame, et ce que vous désirez.*

» Mais le chevalier trouvait au milieu de ses courses bienfaisantes un doux repos dans les châteaux où le retenait toujours un accueil bienveillant. Aux portes et sur les flèches de ces ré-

(1) Beloi, Origine de la Chevalerie; de la Roque, Traité de la noblesse.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

sidences, on plaçait des casques dorés comme les signes convenus *de l'hospitalité et du logis apprêté saux chevaliers errants; car c'était une coutume en notre bon pays, tant que courtoisie et charité régnèrent en icelui, que gentilshommes et nobles dames fissent mettre au plus haut de leurs hostels ung heaulme, en signe que tous chevaliers trépassant les chemins entrassent hardyment en cet hostel comme en le leur propre* (1).

» A l'approche du chevalier le cor sonne et le pont s'abaisse. Les dames s'empressent de le recevoir au pied du perron, et de lui tenir l'étrier (2); elles le conduisent ensuite dans une grande salle dont les solives sont couvertes d'armoiries et de fleurs de lis. Les pages lui donnent à laver; les blanches mains des damoiselles délacent les courroies de son armure, et de moelleux tissus essuient la poussière dont son front humide est souillé. « *Beau sire*, lui dit-on, soyez » ici à votre aise, et si quelque chose y déplaît » à vos yeux, dites-le en maître, car vous l'êtes » dès ce moment. »

« Des varlets vont promptement inviter au nom de leur maître les châtelains, les vavasseurs et les bons plaisants d'alentour, afin qu'agréable et joyeuse compagnie célèbre la venue du chevalier. Bientôt arrivent en beaux accoutre-

(1) Perceforest, tome v.

(2) Instruction du chevalier de la Tour à ses filles. — Lacurne de Sainte-Palaye.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

ments les comtes, les bannerets, le sénéchal, damp-abbé, les sires-clercs, les mires, les ménestrels, les gobeurs, les joueurs de vielle, de *cornet* et de flûte *behaigue*.

» Après le repas, et quand s'en vient la veillée, on commence à *baller* et à rire ; les troubadours font entendre le galoubet provençal, la mandoline italienne, la harpe de la cour de Champagne, la flûte de Cologne, la musette des bords du Lignon. Les chevaliers, écuyers et pages, s'étudient comment dire aux modestes jouvencelles galanteries plaisantes à entendre et douces à retenir. Cependant, assis sur l'escabelle, le pélerin conte ses voyages aux anciens du lieu ; le scolastique et le théologal discutent, sans trop se comprendre, quelques passages captieux extraits du maître des sentences, et le fou de la cour, se glissant derrière le fauteuil des dames, s'évertue à maints quolibets et bouffonneries (1).

» Le chevalier, conduit dans l'appartement qui lui est préparé, y trouve de l'eau de rose et de l'électuaire pour se laver, puis un lit *haut de paille et mou de plumes*, avec un oreiller parfumé de violette ; les pages lui servent le vin du coucher, le clairet, l'hypocras et les dragées. Le lendemain, à l'instant de la *départie, le chevalier demeurait moult ébahi en voyant un page lui apporter des pièces de drap de soie, voire des joyaux*

(1) Marchangy, Gaule poétique.

et de l'or, en disant : *Sire chevalier, viez-ci un présent que Monseigneur vous prie de garder pour l'amour de lui, et, en outre de ces dons, sont amenés sous l'arcade du clocher, deux palefrois pour vous, et deux forts roussins pour vos gens; Monseigneur vous les baille pour ce que vous êtes venu le voir en son hostel.*

» Ces présents étaient volontiers reçus ; et comment auraient-ils humilié, quand le sentiment qui les offrait rappelait à l'orgueil du chevalier comment il les mérita ? En effet, ces libéralités s'exerçaient, non-seulement pour en faire des marques de souvenir, mais encore afin de s'associer d'une manière quelconque aux exploits et aux aventures du preux (1) ; pacte secret, souscrit d'un commun accord par la courtoisie et la loyauté de ces temps. Une pensée délicate, une illusion chevaleresque disait au châtelain généreux qu'en sortant de ses mains, cette parcelle de ses trésors allait devenir, par l'entremise d'un héros, des semences de vertus et de gloire. Il voyait, par son or ennobli, l'indigent et la veuve consolés, la rançon d'un captif acquittée, de pauvres paladins remis en équipage, des navires se construire, et s'armer l'escorte que le paladin devait conduire à d'éclatantes expéditions ; il espérait pouvoir dire un jour : « Le chevalier était peut-être monté sur mon coursier

(1) Lacurne de Sainte-Palaye, mémoire sur l'ancienne chevalerie.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

quand il a dispersé les gens d'armes d'Angleterre; peut-être avec mon épée a-t-il renversé le géant ou le chef sarrasin; en ma maison pourrait bien avoir été filé le beau manteau dont il se para le jour du tournoi. »

Mais si dans les temps d'anarchie féodale, temps de désordres, d'oppression, de tyrannie, la chevalerie errante a rendu d'importants services, on conçoit que son action ne pouvait être que passagère, et ne devait durer qu'autant que la cause qui l'avait produite. Depuis que la société, vers la fin du moyen âge, commençait à devenir de plus en plus régulière, que la police des états modernes commençait à s'établir et à se fonder, l'esprit indépendant, aventureux, excentrique des chevaliers errants ne pouvait que gêner et embarrasser l'action du gouvernement au lieu de le servir. Dès lors les souverains s'attachèrent à faire disparaître de la chevalerie tout ce qu'il y avait d'imprévu, de désordonné dans les habitudes de ces guerriers coureurs d'aventures et redresseurs de torts, pour ramener cette institution à un esprit d'ordre et de discipline plus en rapport avec le nouvel état de la société. Ainsi disparut peu à peu cette chevalerie romanesque, qui s'était mêlée aux réalités de la chevalerie historique, et qui, suivant l'expression de Châteaubriand, « retentit par un extrême écho jusqu'au règne de François Ier, où elle donna naissance à Bayard, comme elle avait en-

fanté Du Guesclin auprès du trône de Charles V. » Ce qui lui survécut longtemps encore, et ce que les princes encouragèrent pour maintenir l'adresse, la valeur et l'enthousiasme chevaleresque, ce sont les jeux militaires, les tournois, les pas d'armes, les *emprises*, dont nous allons parler dans les chapitres suivants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf